Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 20

Artikel: C'est presque ça
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223935

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA MÈRE

19

Roman inédit.

— Docteur, soupira Mme Pousaz, l'amour est un maître supérieur à toutes les pédagogies.

Elle adorait son mari, lui vouant un véritable culte exclusif et puéril.

— Je ne suis sûr de rien.

La bonne dame eut un regard désespéré.

— C'est effrayant, monsieur, c'est effrayant.

— Mais, pas le moins du monde, chère madame, c'est simplement le moyen de mépriser beaucoup de choses, sans mépriser personne.

La conclusion dépassait un peu l'intelligence simplette de la notairesse, qui avait de grands yeux comme pour distinguer sur le visage du docteur, l'explication qu'elle eût souhaitée. Mais cette explication n'y était pas écrite.

Mais Jeanne et Paul arrivaient en courant :

— Mesdames, disait la jeune fille, le spectacle va commencer, hâtez-vous.

Le docteur s'étonna. Pas averti.

— Du théâtre ? fit-il en déposant sur la mousse son assiette et sa cuiller.

— Une revue de M. Pousaz. On vous attend pour le lever du rideau, docteur, répondit Jeanne avec un petit sourire pointu que le médecin put savourer tout à son aise.

— Venez-vous, docteur ? insista Mme Pousaz.

— Certainement, madame, je vous suis.

Mais il fit une si lamentable grimace que Jeanne apitoyée lui souffla, presque à l'oreille :

— Comme pour les meringues : par esprit de sacrifice.

— Petite masque, répondit le vieillard, ça t'amuse ?

— Infiniment.

Ces dames étaient déjà à la porte du salon. Mme Pousaz se retourna criant :

— Eh ! bien, docteur, vous ne venez pas ?

— Comment, donc ? au contraire, me voici.

Et tout en marchant, il déclamait à mi-voix d'un air tragique :

« L'épouse d'un notaire à sa proie attachée... »

— Bien du plaisir, souhaita Jeanne, légèrement moqueuse.

Puis, souriante, elle demanda, les mains tendues vers son fiancé :

— Et nous ?

— Oh ! fit Paul, en prenant les deux mains si gentiment offertes, laissons-les.

— Vraiment, ça ne te dis rien ?

— Tu le sais. Et puis, vois-tu, chérie... Ce monde, ces indifférents, cette politesse obligatoire, ces banalités hypocrites.... tout cela me fatigue, m'écœure.

Câline, Jeanne, la tête posée sur l'épaule de son fiancé, l'écoutait en l'approuvant, un peu comme une sœur aînée écoute le cadet moins bien armé pour la vie.

— Tu préfères les bonnes soirées avec ta petite amie, fit-elle doucement.

— Avec ma petite fiancée.

— Et ta marraine.

— Certes.

— Eh ! bien, mon Paul, patience. Elles reviendront, ces bonnes soirées, elles reviendront pour ne plus repartir quand nous serons...

— Quand nous serons chez nous...

Tendrement, Paul Dubois, passa son bras autour de la taille de Jeanne et l'emmena vers un banc rustique, au pied d'un petit massif de lauriers roses.

— Asseyons-nous, veux-tu ?

— Elle voulut bien, mais, pour une petite minute, pas davantage, et Paul se récria :

— Oh ! toujours pressée, toujours, toujours.

— Mais, mon Paul, sois donc raisonnable. Nous avons des devoirs à remplir ce soir, ces invités...

Paul interrompit.

— Nous ne sommes pas chez nous... Nous sommes chez mon père. Oh ! *chez nous*. Ce serait autre chose ! *Chez nous !* Les jolis mots. Comme ils sont caressants à l'oreille : *chez nous*. Dis-les un peu. Ils seront plus jolis encore...

— Chez nous !

— Et n'évoquent-ils pas, tout de suite, une atmosphère paisible, presque silencieuse, enveloppante, ouatée comme un nid, tiède comme un baiser.

— Chez nous ! répéta-t-il encore, accentuant les mots avec une ferveur passionnée, tandis que, Jeanne, émue aussi par l'évocation du bonheur prochain, continuait d'énumérer les charmes du home.

— Où la vie fleurit toujours, toujours.

— Fleurit et se perpétue, Jeanne... Et bientôt ce sont les rondes, les rires, les boucles échevelées, les yeux des tout petits... la joie, la belle et sainte joie.

— Et les chansons...

— Et les chansons...

Ce mot parut, tout à coup, réveiller en l'âme du fiancé, un lointain souvenir. Ses yeux prirent leur expression — ou plutôt leur inexpression — de rêve. Il demeura silencieux. Jeanne, qui savait combien ces « absences » étaient mauvaises, interrompit la hantise par une question enfantine.

— A quoi tu penses, Paulet ?

— Moi ?

— Oui, mon grand, toi... pas le docteur, bien sûr...

Paul sourit, se ressaisissant peu à peu.

— Ecoute, chérie, tu parlais de chansons. Alors...

— Alors...

— Il y a quelques mots d'une chanson que ma mère fredonnait quand j'étais tout petit, tout petit. Je ne les ai jamais oubliés et, quelquefois je les répète, étant seul, parce que c'est l'unique souvenir qui me soit resté d'elle, avec le rappel de son beau visage et de ses caresses. Ma mère... Je la revois souvent, mais pas très bien... un peu vague, la vue troublée, tu sais, comme si j'avais les yeux pleins de larmes. J'étais si petit. Mais, quand même, elle m'apparaît jolie, toute jolie, avec ses beaux cheveux noirs...

Doucement, Jeanne dit :

— Je ne l'ai pas connue...

— Non. Je sais... C'est très loin, ces choses. Très loin. On n'en parle jamais.

Et il répéta encore :

— On n'en parle jamais.

Sa voix était devenue grave, un peu dure, comme s'il eût ressenti quelque colère de ce silence perpétuel au sujet de la morte.

— Peut-être est-ce défendu ? reprit-il.

Jeanne s'étonna.

— Mais pourquoi ?

— Qu'en sais-je, puisque je ne sais rien ?

De plus en plus, la physionomie du jeune homme s'assombrit. Jeanne voulut, encore une fois, rompre l'influence des tristes pensées, mais elle connaissait trop l'orphelin pour tenter une diversion brutale. Il fallait de la douceur, beaucoup de douceur avec cette âme toujours effarouchée.

— Dis, mon Paul, et la chanson ?... Tu ne me l'as jamais chantée, vilain cachottier.

Il réfléchit une ou deux secondes :

— Mais, fit-il, tu peux maintenant entendre ce que j'en sais. Elle la chantait en me berçant, il me semble, sur ses genoux. Ah ! c'est si loin. Et puis, personne, jamais, ne me l'a plus chantée... Ecoute.

L'amour est une chanson
Que chacun, à l'unisson,
Entonne de même.
On dit que l'air en est vieux
Mais, qui donc trouverait mieux
Que ces mots : « Je t'aime ».

— Je t'aime, répéta Jeanne, comme un écho, très tendrement.

Puis, tous deux, bercés aussi par la tendresse des derniers mots, demeurèrent silencieux, la main dans la main, comme des enfants émus, par une mystérieuse histoire. Rien ne troublait leur quiétude. La nuit était paisible, sans brise, éclairée par une demi-lune très pâle. Ils étaient loin de tous, ne voyant rien, n'entendant rien, et la villa illuminée leur devenait étrangère, quoique, parfois, un mot, une phrase, un rire, passant par les fenêtres ouvertes, vint rappeler la fête mondaine et la poésie du notaire. Jeanne se ressaisit bientôt pour chasser d'un mot toutes ces mélancolies.

— Et la revue, Paulet ?

Il tressaillit douloureusement.

— Oh ! Tu as brisé le charme. C'est mal fait.

Jeanne partit à rire.

— Il renaîtra... chez nous... pour toujours. Allons, viens, Paulet.

Ils se levèrent, mais Paul murmurait.

— Elle ne vaut pas notre chanson, leur revue.

— D'accord. Malgré cela, il faut rentrer. Cependant... écoute, j'ai une idée :

— Laquelle ?

— Si, avant d'aller applaudir les vers de monsieur Pousaz (elle prononçait Pousâsse, avec une emphase comique) nous portions la santé de notre bonheur. Tu veux bien ?

Et, sans attendre la réponse, certainement affirmative, elle courut vers le buffet, prit une bouteille de champagne dont il remplit deux coupes. Puis, les désignant du geste, très correct et souriant, il offrit.

— Après vous, mademoiselle, et portez, je vous prie, le toast en question.

Jeanne se servit et ouvrit la bouche pour parler ; mais que dire ?

— C'est bien simple, affirma Paul, répète les deux derniers mots de la chanson.

— Celle de ta maman ?

— Oui, la chanson de ma mère.

Elle leva gentiment sa coupe.

— Eh ! bien, fit-elle, je t'...

Mais l'atmosphère de tendre rêverie était dissipée et Jeanne, confuse un peu et très rouge, n'acheva pas.

— Non, fit-elle, tu es trop gourmand. Je vais simplement dire comme les bons Vaudois du village.

Alors, se campant bien droite, en une attitude un peu rustique, mais sans pose, sainement, elle tendit son verre et prononça les mots traditionnels :

— A la tienne.

Paul répondit :

— A la tienne.

Et ils choquèrent les coupes pour boire ensuite avec une gravité presque solennelle. A ce moment, des bravos et des applaudissements éclatèrent dans le grand salon.

(A suivre). *Prosper Meunier.*

C'est presque ça. — Et le garçon, madame Branchu, qu'est-ce qu'il fait ?

— M'en parlez pas, son père veut qu'il devienne épicier, il lui fait apprendre les mathématiques « alimentaires ».

Il n'y a pas de doute ! — Vous qui êtes fort en géographie, savez-vous ce que fit Christophe Colomb dès qu'il eut mis un pied en Amérique ?

— Ma foi, non.

— Eh bien ! il y mit l'autre.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, reprise du plus étincelant des films-opérettes : **Le Chemin du Paradis**, généralement considéré par la critique comme le meilleur film, parlé et chanté en français, à ce jour. Avec « Le Chamin du Paradis », Erich Pommer a établi une formule nouvelle, la vraie formule de l'opérette filmée. Les scènes parlées, chantées, dansées, se déduisent les unes des autres sans aucune recherche, sans aucun effort, mais en empruntant toutes les merveilleuses possibilités du cinéma. Lilian Harvey, Henry Garat, Olga Tchekova, René Lefèbvre et Gaston Jacquet assurent à ce film une interprétation hors pair. Bref, un spectacle gai, alerte, plein de vie et de fantaisie qui ne manquera pas d'amuser le spectateur tant par l'imprévu des situations que par l'atmosphère sympathique dans laquelle se déroule le sujet.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.